

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 5

Artikel: Rapataire et lo portier dâo tsaté dé Mourtsi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187592>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dalle le sol et transforme l'étang de Romanel en armoire à glace, le vrai gel enfin, n'a duré que deux ou trois jours. L'impitoyable « redoux », avec son cortège de rhumes de cerveau et de pataugeage, est venu fondre, avec la belle glace, les espérances des nombreux patineurs et patineuses de notre ville.

Quels désappointements ne cause pas ce malheureux dégel ! D'autant qu'il a presque toujours l'impertinence d'arriver le dimanche, alors que tant de personnes, occupées la semaine, se sont fait une vraie joie d'aller patiner. On a pris rendez-vous, un tel ou une telle y sera ; les patins, frais aiguisés, sont sortis de leur armoire, et crac ! ce diable de soleil vient tout gâter.

C'est qu'elles ont bien leurs charmes, ces belles après-midi de patinage et, la semaine passée, j'ai constaté avec plaisir que, sur la glace, on continue à se moquer de l'absurde « qu'en dira-t-on », dont on se soucie tellement à la ville. Ainsi, tel jeune homme, qui, craignant qu'on ne le fasse passer pour fiancé, n'osera demander dans la rue des nouvelles de sa santé à telle jeune fille, patinera toute l'après-midi avec elle, rentrera avec elle en ville, sans que l'opinion, si pointilleuse, songe à en tirer la moindre conclusion. En félicitant la jeunesse de cette trêve que l'opinion lui accorde, j'avoue qu'il y a là une anomalie de jugement que je ne m'explique pas très bien, et qui semble prouver, qu'à Lausanne du moins, la glace ne se rompt jamais si vite... qu'en patinant.

En outre de cette semi-familiarité autorisée, le patinage offre à l'observateur une foule de types curieux à étudier, depuis le patineur savant qui, travaillant seul et soucieux dans un coin de l'étang, passe son temps à faire des S et des arabesques et doit, en somme, s'ennuyer considérablement, jusqu'au monsieur d'âge mûr, qui patine par hygiène et « parce que cela fait du bien », glissant avec conviction et recueillement en semblant dire à ceux qui le regardent : « Voilà comme vous devriez faire pour vous bien porter. » Il y a encore le patineur peu veinard, qui a toujours un patin qui ne tient pas, une courroie qui lui fait mal, et qui arpente continuellement l'étang, un patin à la main et l'autre au pied, boitant et racontant ses mésaventures à un tas de gens que cela n'intéresse pas du tout.

Quant aux types féminins, ils se subdivisent en deux classes : la jeune fille qui sait patiner et celle qui ne sait pas. Autant la première, filant droite et serrée dans son manteau, ses petites mains dans son manchon, est gracieuse et charmante, autant la seconde, soutenue sous chaque bras par deux cavaliers résignés, patinant sur place et courbée en deux comme par une quinte de toux, perd absolument toute poésie.

Un conseil, en passant, à celles qui ne savent pas patiner. Qu'elles aillent prudemment apprendre le matin, lorsqu'il n'y a personne, escortées d'un frère ou d'un cousin sans conséquence, et qu'elles ne réapparaissent qu'initiées. Ce sera, je crois, dans leur intérêt.

L'homme ou le gamin qui apprend bravement tout seul, est beaucoup moins pénible à voir que la femme ; il arrive même quelquefois, avec ses gestes

de pantin et ses patatras inattendus, à des succès d'hilarité qui sont presque des triomphes.

C'est donc la semaine passée, tout en patinant et à la recherche d'un article, que j'ai fait les observations ci-dessus. J'en ai malheureusement fait d'autres, moins réjouissantes, et qui pourraient bien être la juste punition de ma franchise de jugement sur les femmes qui ne savent pas patiner. Je n'ai jamais été très fort patineur, mes occupations et les nombreux dégels dominicaux ne m'ayant permis que d'arriver à me tenir sur mes jambes et à patiner droit devant moi, sans aucune grâce. Aussi, après avoir fait consciencieusement deux fois le tour de l'étang dans ces conditions, je constatai avec douleur deux choses pénibles : 1° que je patinais encore plus mal que précédemment ; 2° que cela ne m'amusa pas du tout. Et, songeant aux jolis retours d'autrefois, bras-dessus, bras-dessous, je regagnai seul piteusement la ville, tandis que mes goux de patins, suspendus à mon cou, semblaient me dire à chaque pas : « Tu vieillis, mon bon. »

Et comme, malheureusement, ils n'avaient que trop raison, je me dis tristement : « Allons, encore une illusion au panier, le patinage et les jolis retours. »

F.

Rapataire et lo portier dâo tsaté dé Mourtsi.

Lâi avâi dein lo teimps pè lo tsaté dè Mourtsi (c'est vo derè que y'a dza onna vouarba dè cein), on certain gaillâ que lâi étâi à maitrè, et que sè tegnâi adé dein on espèce dè quicajon po repondrè âi dzeins qu'aviont oquiè à fèrè per tsi lo tsatellan. L'avâi don lo grade dè portier. Cé coo étâi on crouïo bougro que ne vaillessâi pas la mâiti dè Paris ; assebin l'étâi câyi dè tot lo mondo, ka se dévessâi fèrè fèrè dè l'ovradzo à n'on cherpentier, on martseau, on potâi, on tapa-seillon, âo bin mémameint à n'a dzein dè pè Mourtsi, po dâi dzornâ, ye desâi bin âo Monsu que cein cotâvè tant, et coumeint l'étâi li que recédiâi l'ardzeint po payi clliâo z'ovrà, lâo ravaudâvè lo travail po poâi gardâ oquiè por li, que l'étâi 'na granta tsaravouta.

On dzo que y'avâi on batsi pè lo tsaté, l'aviont tot met pè lé z'écoualès et l'âi dévessâi avâi on tirebas dâo melion. Rapataire, dè pè Lussery, qu'avâi prâi onna bouna panérâi dé pesson dein la Venodze, et que savâi que batsivont pè Mourtsi, sè peinsâ que l'ein aviont petétrè occasion, et l'âi tracè avoué sa lotta. Arrevâ lé, tràovè ce crouïo guieux dè portier et lâi demandè se l'ont fatta dè pesson. L'autro va demandâ à la cousenâire que l'âi dit que oï, dè vito fèrè eintrâ cé l'homo, que cein ne poivè pas mi sè reincontrâ. Adon lo portier revint et dit à Rapataire : « Vouaiquie, n'ein ont pas tant fatta ; mâ tot parâi sè porrâi que l'ein prendront. Vo laisséri eintrâ se vo volliâi, mâ à condechon qu'ein saillesseint vo mé baillâi la mâiti dé cein qu'on vo payérâ. Se vo refusâ, vo pâodè vo z'ein allâ tot lo drâi. » Ma fâi, Rapataire, que cognessâi lo lulu et qu'avâi einviâ dé lâi bailli on aleçon sein lo trompâ, lo lâi pro-met ; ye portè sa lotta pè l'hotò, iò on lâi atsité tot son pesson.

— Ora, diéro est-te ? se lâi fâ la cousenâire.

— 20 coups dè chaton, se repond.

— Coumeint, 20 coups dè chaton ! ètès-vo fou ? Ditès vito, diéro est-te ?

— 20 coups dè chaton, vo dio, pas ion dè mein.

La cousenaire va cein derè à tsatellan, que sè peinsè que y'a dâo diablo perquie et que vint vai Ratapaire po savâi lo fin mot dè l'histoire. A force lo fèrè djasâ, finit pè tot lâi derè.

— Ah ! l'est dînsè, se fe lo monsu ; eh bin, d'accou.

Adon lai baillè dou brabants soi-disant, de bouna man, po ètrè venu du Lussery, et 10 coups avoué on griyon rodzo que tegnâi à la man, po lo prix dâo pesson, et lâi dit que sè tserdzivè dè fèrè bailli la porchon à portier ; après quiet ye va criâ pè l'étrablio ài vatsès, lo fretâi, qu'étâi on solido luron dè pè lo Simetâ, lâi coumandè d'administrâ 10 bounès chatenâies à portier, vu que Rapataire ein avâi demandâ 20 po lo pesson, et fâ à cé minço sire, que se l'avâi lo malheu d'eimbêtâ bin mé lè dzeins, poivè repreindrè sè nippès et sè tsertsi on outra pliace.

Histoire d'un foulard et d'un cache-nez.

IV.

Malgré la lenteur avec laquelle Léopold avait, depuis un instant, dirigé la marche de sa compagne, les deux jeunes gens étaient arrivés devant Mme Herbelin et la jeune fille qui les occupait.

— Georgette, tu vas être fière et contente, s'écria Marguerite comme si elle eût parlé à une enfant, car voici M. Armistoff qui veut aussi danser avec toi ; il pense que cela nous sera agréable à ma mère et à moi, et il m'a priée de te le dire.

La pauvre fille devint rouge, et son regard clair et franc se leva sur Léopold pour s'assurer s'il était de complicité dans cet acte de charité. Les yeux du jeune homme en dirent sans doute plus que toutes les paroles qu'il aurait pu prononcer, car Georgette, dont l'intention première avait été de refuser et d'invoquer le premier prétexte venu pour ne pas danser avec lui, étendit vivement la main, pour accepter celle qui se tendait vers elle, et elle se leva spontanément en entendant les premières mesures du quadrille.

Marguerite n'eut le temps de rien remarquer. Un flot de danseurs s'était précipité vers elle, et rien autre chose ne pouvait en ce moment occuper sa pensée. Elle n'avait ni envie, ni jalousie ; à ses yeux, sa supériorité était tellement incontestable, qu'il ne pouvait venir à l'esprit d'aucun homme de la comparer avec une pauvre fille sans fortune, dont la beauté ne pouvait être pour eux qu'une pâle fleur sans parfum.

Cependant Georgette, saisie par une insurmontable émotion, s'appuyait, pour la première fois, sur le bras d'un danseur qui lui était sympathique. Elle sentait qu'il n'y avait en cet homme, qui ne ressemblait ni par ses allures, ni par son langage, ni même par le sentiment de protection qu'il faisait instinctivement peser sur elle, aucun rapport avec tous ceux qu'elle rencontrait ordinairement dans le monde.

Pourquoi Léopold s'intéressait-il autant à elle ? Il avait dans sa vie un peu aventureuse rencontré bien des femmes plus belles et plus éblouissantes, et jamais il ne s'était senti attiré comme vers ce regard bienveillant et doux, qui contrastait si étrangement avec l'air de supériorité hautaine de Mlle Herbelin.

Oh ! la bonté ! — Qui dira jamais son charme suprême au milieu d'un monde où chacun marche au but pour soi, repoussant et écartant les épines, qui retombent acérées et mordantes sur les membres du voisin ! Qu'importe ! On a écrasé des cœurs palpitants ; mais on est au faite,

et les victimes sont si loin !... Georgette était bonne, parce qu'elle n'eût pu faire autrement, et il était impossible de l'approcher sans en sentir le prestige.

— Est-ce que vous avez toujours habité Paris, mademoiselle ? demanda Léopold dans un moment où la danse leur laissait quelque répit.

— Il n'y a que quelques années que ma mère et moi, ruinées par la mort de mon père et par des espérances déçues, sommes venues demander au travail des ressources dont nous étions privées à la campagne.

— Au travail ! reprit le jeune homme avec un mouvement étonné. — Mais, à quel labeur peut se livrer une jeune fille comme vous ?

Georgette se prit à sourire.

— Je suis une très habile repriseuse, dit-elle à demi-voix, et beaucoup de femmes, du très grand monde, aiment parfois à conserver un vêtement qu'une déchirure mettrait sans moi hors d'usage. — Par l'entremise de quelques amies, et mesdames Herbelin ont bien voulu être du nombre, je me suis formée ainsi une petite clientèle, avec laquelle ma mère et moi nous pouvons vivre modestement et honorablement.

— Vous étiez sans doute habituée à une autre existence ?

— Qu'importe ? — Je n'y pense plus depuis longtemps, reprit la jolie enfant, et je vous assure, monsieur, que je n'ai jamais été si heureuse.

— Même avec les dédains des sots, qui ne doivent pas vous être épargnés ? poursuivit Léopold.

La jeune fille le regarda avec étonnement.

— Je ne m'en suis jamais aperçue, dit-elle.

— En cet instant, Léopold vit que le quadrille dans lequel ils figuraient était terminé, et que plusieurs regards curieux et quelque peu malicieux se fixaient sur eux comme de véritables points d'interrogation. Il se hâta d'offrir son bras à Georgette, et, en la reconduisant à sa place :

— Me permettez-vous de solliciter l'honneur de danser encore avec vous ? lui demanda-t-il.

— Oh ! avec grand plaisir ! s'écria-t-elle ingénument.

Et elle s'assit, toute souriante, auprès de Marguerite qui, cette fois, s'était aperçue de l'intérêt que Léopold avait paru montrer à sa compagne.

— Est-ce que M. Armistoff vous a de nouveau invitée à danser ? demanda-t-elle en se penchant à l'oreille de Georgette.

— Oui, il m'a même demandé plusieurs quadrilles, répondit la jeune fille sans hésiter.

(A suivre).

THÉÂTRE. — Direction de M. Laclaindière. Le concert du célèbre violoniste

J. Joachim,

aura lieu le 14 février, avec le concours de M. Gayhros et de l'Orchestre, sous la direction de M. Herfurth. — Billets en vente chez M. Tarin, libraire, mardi 6 février, pour les actionnaires, et dès mercredi 7, pour le public.

Dimanche 4 février : **L'Aveugle**, drame en 5 actes. M. Laclaindière jouera le rôle d'Albert Morel, qu'il a joué à l'Ambigu. — **Les Sonnettes**, comédie en un acte. — Rideau à 7 1/2 heures.

Papeterie L. MONNET

Assortiment de registres, presses à copier, copie de lettres. Impression de têtes de lettres, de raison commerciale sur enveloppes, de cartes de commerce, visite, etc.

IMPRIMERIE HOWARD GULLOUD & C^{ie}